

JEAN PAULHAN
FRANCIS PONGE

Correspondance

1923-1968

ÉDITION CRITIQUE
ANNOTÉE
PAR CLAIRE BOARETTO

II
1946-1968

nrf

GALLIMARD

1946

LETTRE 353

Lundi 15 [avril ? 1946]

Cher Jean,

Voici de son roman ce que m'avait remis André Dhôtel ¹.
Nous vous retenons pour le café à la maison le
mercredi 24, donc. N'est-ce pas? Vers 14 heures 30.

Avec Dhôtel, justement, s'il voulait bien.

Je demanderai aussi à Dubuffet. La vigne-vierge du mur
du fond sera alors tout à fait belle : Elle triomphe chaque
jour par trop de nouvelles petites feuilles des moineaux
qui en attaquent les pousses, perpendiculairement.

Nous vous embrassons tous deux.

FRANCIS

1. Rien d'André Dhôtel dans *Action* en 1946 ni en 1947.

LETTRE 353 BIS

le 27 Avril 46

Cher Francis, non, l'appartement dont vous m'avez parlé
ne convient pas à ma sœur; mais elle me charge de vous
remercier de lui avoir gardé la priorité.

J'ai été heureuse de vous voir, Odette et vous, quelques
instants l'autre jour et vous envoie mon amitié à tous deux.

GERMAINE

LETTRE 354

Samedi [vers le 25 mai 1946]

Cher Jean,

Pierre Fauchery ¹, un peu trop timide sans doute pour s'adresser directement à toi, me demande d'attirer ton attention sur l'enquête que vient d'ouvrir action (assez courageusement il me semble). Il aimerait beaucoup que tu y répondes. Moi aussi, naturellement (d'abord, pour ma propre gouverne) ².

ton

FRANCIS P.

Je te fais envoyer le n°



Je te rapporterai bientôt Les Fâcheux. Merci ³. Oui, cette photo est très émouvante (il n'a pas tellement changé, en somme, à la recherche du Temps perdu..., ni même à la trouvaille [« découverte » barré] du temps retrouvé) ⁴.



Le fait important n'est-il pas, pourtant, que depuis le referendum les fascistes ont repris le haut du pavé? Mais l'on n'est pas hommes, je pense (ni femmes), à s'en laisser imposer, de nouveau, par ces cons et par ces brutes...? Nous qui ne réussissons jamais (Dieu merci) à en imposer à personne ⁵.

F.P.

1. Ponge avait engagé Pierre Fauchery comme critique littéraire à *Action*. Lorsque Ponge quitta *Action*, il recommanda Fauchery pour prendre sa succession, et le mit au courant.

2. Le questionnaire de cette enquête, « Faut-il brûler Kafka ? », parut dans le n° 90 d'*Action*, le 24 mai 1946, pp. 12-13 :

Questionnaire.

1. « Dans quelle mesure jugez-vous que les impératifs sociaux et politiques doivent régir les formes et les thèmes de l'œuvre littéraire ? Étes-vous d'avis que l'écrivain peut dire ce qu'il lui plaît, sans autre souci que la qualité artistique de son œuvre ? »
2. Que pensez-vous de la LITTÉRATURE NOIRE ? La jugez-vous moralement nocive et socialement réactionnaire ? La condamnez-vous en bloc, ou croyez-vous qu'il faille y distinguer plusieurs variétés, plus ou moins justifiables ?
3. Pensez-vous que la littérature de notre temps doive être une littérature OPTIMISTE ? Dans quel sens entendez-vous ce mot ? »

Les réponses à cette enquête parurent dans les numéros 93 (vendredi 14 juin 1946), pp. 12-13, 94 (vendredi 21 juin 1946), pp. 10 et 12-13 (la réponse de F. Ponge a été republiée dans le n° 2625 de *Les Nouvelles littéraires*, 2-9 mars 1978, p. 18) et dans les numéros 95 à 101, ainsi que 121.

3. *Les Fâcheux*, ballet de Georges Auric, décors de Braque, monté par les Ballets russes de Diaghilev en 1924. Ponge travaille alors à *Braque le réconciliateur*.

4. Photographie de Proust ? ou de Groethuysen, auteur d'un important ouvrage sur le temps – photo dont il sera à nouveau question dans la lettre 369 ?

5. Ce référendum – qui consistait à accepter ou non la Constitution proposée par la Constituante et soutenue par les communistes – avait été gagné par de Gaulle, contre les communistes (52 % de non, 48 % de oui, 20 % d'abstentions). Mais de Gaulle avait démissionné en janvier 1946.

LETTRE 355

[Lettre dactylographiée] Lettre de Jean Paulhan, reçue le 28 mai 46

Lundi

Cher Francis

c'est très compliqué, ces questions, et si on ne se met pas à deux pour en penser, on n'arrivera à rien de sérieux. Donc, content que le dialogue reprenne avec les fascistes.

tu me diras peut-être que la preuve que nous avons assimilé ce qu'il y a de plus fasciste dans le fascisme, c'est qu'on puisse agiter sérieusement la question de savoir s'il faut brûler Kafka. Bien sûr – et qu'il y a un fasciste en chacun de nous. Mais je tâche plutôt d'être de l'autre côté.

(à part quoi, je suis résolument pour une littérature optimiste. Mais la litt.[érature] opt.[imiste] c'est comme le bonheur. Pour la trouver, il ne faut pas la chercher.)
à toi

JEAN.

(mais que répondre à Fauchery? Je ne vois rien d'autre que ce que je viens de te dire, ou plutôt tout le reste, il le dit lui-même, et très bien.)

LETTRE 356

Mercredi [*fin mai 1946*]

Cher Jean,

merci de ta réponse. Fauchery voudrait bien la publier. Le veux-tu (je te la prête, ci-jointe, pour que tu me le dises) ¹?

Cela comporterait pour moi un grand avantage. Fauchery, en effet, juge qu'il faudrait alors publier aussi la mienne (celle qui a provoqué ta réponse) ², ce que tu dis sur le dialogue avec les fascistes ne se comprenant pas très bien sans cela. Je serais dispensé ainsi de répondre autrement à l'enquête. (Il me semble que ma lettre contient ma réponse : la même, au fond, que la tienne *... mais je ne me la rappelle pas très bien. Veux-tu me dire si tu l'as gardée, et si peux [sic] me la prêter?)

Pardon de t'ennuyer avec ça, – et
merci d'avance.

je t'embrasse

FRANCIS.

* lorsque j'écris
dieu-merci

1. Ce n'est pas ce texte de Paulhan qui sera publié, mais celui-ci : « Ce qui m'inquiète dans les enquêtes de ce genre, c'est qu'on oublie tout simplement le lecteur [...] le lecteur est en général quelqu'un de malin qui ne s'en laisse pas du tout imposer, qui sait très bien réagir par le dégoût à l'optimisme de commande,

par l'espérance à un pessimisme un peu trop noir. [...] Car la littérature optimiste est comme le bonheur : c'est quand on la cherche qu'on ne la trouve pas. »

(*Action*, n° 93, vendredi 14 juin 1946.)

2. Cf. lettre 354, dernier paragraphe.

LETTRE 357

[*En-tête N.R.F.*] Jeudi [*début mai 1946*]

Cher Francis

il me semble que voici une réponse plus précise. Si Fauchery la veut bien ¹.

je te rends ta lettre.

à toi

JEAN.

1. Cf. lettre 356, note 1.

LETTRE 358

lundi. [*mai 1946*]

Francis, tu as dû recevoir déjà les Cahiers de la Pl. ¹. Qu'en penses-tu? Dis-le-moi.

Je dois bien te dire que jusqu'au dernier moment j'ai hésité à y donner du Jouhandeau ². Si je ne l'ai pas fait, c'était moins, je pense, par (mettons par peur) que pour ne pas faire de tort à Marcel J. en rappelant sur lui l'attention.

Mais toi, qu'en penses-tu?

Ah, je voudrais tant aussi que tu sois du second cahier.

JEAN.

ceci est un peu une suite à ma lettre d'hier. (Je veux dire : est-ce qu'un mot d'ordre communiste peut nous séparer? – Si oui, reconnais que mon inquiétude n'était pas tout à fait sans fondement.)

Me diras-tu : « Pourquoi n'être pas sévère pour des

traîtres? » (Et il y aurait beaucoup à dire sur ce mot.) Mais d'abord je te répondrais simplement : Parce que les traîtres sont trop. Laisse-moi te demander ceci : Si les Russes, non les Allemands, avaient occupé d'aventure la France (comme ils ont fait la Pologne) n'est-ce pas Aragon, à la place de Drieu, qui aurait pris la direction de la nrf – et toi, aurais-tu refusé alors d'y collaborer? (ceci dans l'hypothèse où il y aurait eu – & il y aurait eu – un mot d'ordre en ce sens du Parti.)

Entre nous, tout ceci, je te prie.

1. Il s'agit du n° 1 des *Cahiers de la Pléiade* (avril 1946).

La *N.R.F.*, ayant paru pendant la guerre, fut interdite. Gallimard avait entre-temps fondé *Les Temps modernes*, revue que dirigeait Sartre. Le comité de rédaction comprenait Sartre, Simone de Beauvoir, Paulhan, Leiris, Raymond Aron. Paulhan cessa bientôt d'y collaborer, en raison de la tournure politique que prenait la revue.

Il fonda alors *Les Cahiers de la Pléiade*, avec l'intention d'y publier, parmi d'autres, les textes d'écrivains « collaborateurs ». Il demanda avec insistance à Francis Ponge de participer à la revue. Mais celui-ci refusera jusqu'en 1949 (publication de *Tentative orale* dans le n° 7). Voici d'ailleurs la prière d'insérer de ce premier numéro, signée par Jean Paulhan :

« *Les Cahiers de la Pléiade* ne se croient pas tenus de prendre parti dans les grands conflits sociaux ou nationaux. S'ils se trouvent travailler à la création d'une nouvelle conscience du monde, ce sera bien sans l'avoir voulu. Ils n'ont même pas le souci de publier des textes de tous points admirables, et dus aux grands écrivains de l'heure. Ils estiment qu'un texte douteux n'est pas toujours sans charme ni sans mérite, et qu'il arrive aux grands écrivains de l'heure d'avoir leurs sommeils. Simplement espèrent-ils qu'il leur sera donné de recueillir divers textes curieux, modestes et apparemment inutiles, que les autres revues ou périodiques, tout occupés de leurs projets grands et nobles, risquent de négliger. »

2. Marcel Jouhandeau était sur la « liste noire » du Comité national des écrivains. Rien n'est paru de lui dans les *Cahiers de la Pléiade* en 1946. Le premier texte de lui qu'on y trouvera sera *Carnet d'un amateur de visages*, en avril 1947, pp. 245-259, dans le n° 2; il s'agit d'un texte écrit en décembre 1943.

LETTRE 359

Jeudi [mai 1946]¹

Il est évident que si tu me réponds Jouhandeau quand je te parle Ponge (ou Paulhan) nous arriverons difficilement à nous entendre. –

Pourquoi glisser entre nous cette limace (sauf ton respect), je te le demande? T'ai-je jamais imposé rien de pareil?

Tu ne vas pas me forcer pourtant à accepter tout ton monde, – et n'importe quelle partie carrée ou ménage à trois?



Tout le monde est innocent, bien sûr. Et les bêtes les plus immondes sont les plus dignes d'amour. Mais on fait ça seul à seul, de préférence. Du moins, c'est ainsi que je l'entends (si je l'entends).



Et pourquoi donc alors me féliciterais-tu (dans ta lère lettre) de n'être pas [tu n'en es pas encore bien sûr] une sale bête, un mauvais chien (– Je te dois tout, et je ne t'ai pas jeté par dessus bord... etc...)?

D'un ton assez bizarre, il est vrai : ça te paraît un peu intolérable.

Tu aimerais bien, par exemple, que je renie ma parole (baptisée « mot d'ordre communiste » pour l'occasion... Mais, c'est aussi ta parole, si je ne m'abuse²) : ça te semblerait plus naturel, comment dire? – Plus humain, plus juste peut-être...

Et je serais digne alors de la petite troupe – mettons d'« humanités » – que tu promènes, en liberté (avec une petite chaîne³)...

Non, mon petit Jean : il te faut admettre quelqu'un à ton côté, dans l'empyrée de la noblesse d'âme. Plus proche encore de toi que tu ne penses. Hors concours! Directeur de cirque *! Membre du Jury!

– Je t'embrasse fort

FRANCIS

* mais je n'en ai pas à ma disposition. Et je n'y ai d'ailleurs aucun penchant. C'est moi-même, ce sont mes propres figures que je caresse, que je fouette : que je dresse (mais encore, pas à danser)⁴.

1. De cette lettre nous avons retrouvé, en plus de l'originale envoyée à Paulhan, le brouillon conservé par Francis Ponge. Nous reproduisons ici le texte de la lettre envoyée à Paulhan, en indiquant entre crochets une variante que présente le brouillon.

2. L'engagement de ne pas paraître aux côtés d'écrivains « interdits ».

3. Paulhan composait lui-même des sous-titres ou *manchettes* qu'il mettait en marge des textes de la revue. C'est ce que Ponge appelle les « petites chaînes ».

4. Francis Ponge pensait évidemment aux ours qu'on fait danser et que les « montreurs d'humanités » promènent au bout d'une chaîne.

LETTRE 360

Dimanche [*juin 1946*]

Je suis resté un peu confus de ton reproche. Naturellement j'ai eu d'abord le sentiment que tu avais raison. C'est toujours le sentiment que tu donnes, si on n'est pas sur ses gardes. (Tu as une grande autorité naturelle.)

Si je cherche à te donner raison dans le détail (peut-être en forçant un peu) voici ce que je trouve : c'est d'abord qu'il s'est passé ceci, que tu es (très justement) devenu célèbre. En général cela ne va pas sans un besoin (très naturel, et peut-être très juste) de se débarrasser des gens dont on pouvait (imprudemment) avoir dit qu'ils vous étaient des sortes de maîtres. Peut-être attendais-je un peu de toi cette réaction.

— Mais tu ne l'as eu d'aucune manière, à aucun degré. Ah c'est bien vrai. J'aurais donc eu tort — oui.

Second point : je me sens (très légèrement) embarrassé avec toi, depuis que tu es communiste. Non que je me sente opposé le moins du monde aux communistes *. Non. Mais enfin j'ai toujours vu ceux que je connaissais extrêmement gouvernés par leur foi et jusque dans leurs amitiés; or je crains de sembler (à l'état normal) inutile à un communiste, et parfois même, si je peux dire, dangereux.

— Mais tu ne m'as rien marqué de tel, au contraire.

— Ah c'est bien vrai. Mais tu vois alors tu dois avoir tort, dans ton reproche. Je t'embrasse fort

JEAN.

* Je voudrais vivre dans une société communiste, au contraire. C'est le passage (et les difficultés du passage) qui me paraissent ici et là contraindre les communistes à ce qu'on appelle (et qui n'en est pas t[ou]t à fait) leur hypocrisie ou leurs variations (antipatriotes un jour, patriotes le lendemain, etc.)

LETTRE 361

Samedi [juin 1946]

C'est hier soir que Mermod m'a remis 2 exemplaires de ce petit livre (que je n'avais pas encore vu).
Voici l'un ¹.



À vrai dire, j'ai honte de ces textes. Ils me dégoûtent.



Le papier collé est merveilleux. Je le rapporterai avant la fin de la semaine prochaine ².



Je traverse une mauvaise période, – je ne sais quel orgueil (sans doute) me rendant si exigeant, me portant à viser si « haut » que je ne puis pratiquement rien écrire. Quelle barbe!... Mais baste! ça passera!

FRANCIS

1. Il s'agit de *L'Éillet. La Guêpe. Le Mimosa*, paru à Lausanne chez Mermod en avril 1946.

Ponge avait vendu ces trois textes à Mermod, ainsi que *Le carnet du bois de pins*, qui paraîtra l'année suivante, et *Berges de la Loire, Notes prises pour un oiseau* et *La Mounine* qui, joints aux quatre textes précédents, paraîtront sous le titre *La Rage de l'expression* en 1952.

2. C'est un papier collé de Braque que Paulhan avait prêté à Ponge écrivant son article (*Braque, le réconciliateur*).

LETTRE 362

Dimanche. [juin 1946]

Merci. Je suis bien content d'avoir ce petit livre. Je le lis, ou je le relis, un peu au hasard. Toujours surpris et comblé.



Tu vois, il y a des sujets qu'il vaut mieux que nous n'abordions pas. Que tu appelles M.[arcel] J.[ouhandeau] limace, ça m'aurait fait beaucoup de peine si je n'avais pas été sur mes gardes. Aussi, si je n'étais bien placé pour savoir qu'il s'agit de l'un des deux ou trois hommes les plus courageux que je connaisse *.



Mauvaise période pour moi aussi. Mes Fleurs butent à deux ou trois obstacles. (Je n'ose même m'assurer que ça passera, crainte de me contenter trop vite.)



D'ailleurs, d'accord avec toi sur le fond (politique aussi). Ce sont les tricheries du passage qui me rebutent. Mais à toi

JEAN.

* et, absolument, plus courageux que moi, bien sûr.

LETTRE 363

SUJET DE CONCOURS :

LE POÈTE PROPOSE LA VÉRITÉ
 AU PHILOSOPHE (PESSIMISTE)

– « Cesse de t'agiter sur ta couche mal faite
 Où se refuse à toi le bonheur d'expression.
 La Vérité, dis-tu... – Écoute, mon ami :
 Ne la cherche donc plus. Elle t'attend au lit
 Où j'ai su l'amener en parlant d'autre chose,
 Radieuse, voilée, sûre de son plaisir.
 Conduite à mes autels sous sa longue chemise
 Elle a mouillé pour moi, cette vierge farouche.
 Va. Provoque à ton tour sa jubilation.
 Sa lèvre s'ouvre à ceux qui la rendent heureuse
 Et n'en veulent user qu'après qu'elle a joui... » ¹

F.P.
1946

Fronville, par Coligny, 6 Août ².
 (Ain)

Cher Jean, comment allez-vous tous deux? J'espère que vous passez de bonnes vacances.

Ce petit poème dans le goût ancien tend à montrer à mes critiques philosophes (et à moi-même) que je ne les prend guère au sérieux lorsqu'ils me prennent pour Lucrèce, et que je « suis » aussi bien Catulle...

Quant à Cl.[aude] Edm[onde] Magny qui t'a fait l'honneur de te dédier son factum F.P. ou l'Homme Heureux, si bien que tu l'as lu peut-être, je lui ai répondu (à peu près) que si elle avait envie de me sucer la queue, elle aurait pu le dire plus simplement (et moins publiquement peut-être) ³.

Tout va bien ici, où je suis seul pour quelques jours encore, Odette et Armande étant allées à Nice saluer un jeune neveu nouveau-né.

Je vous embrasse tous deux.

FRANCIS

1. Ce poème est inédit.

2. Francis Ponge avait conservé la maison de Coligny et y passa ses vacances d'été en 1945 et 1946.

3. Cet article de Claude-Edmonde Magny, dédié « À Jean Paulhan », *F.P. ou l'Homme heureux*, est paru dans le n° 33 de *Poésie 46* en juin-juillet 1946, pp. 62-68. Francis Ponge fait ici allusion à deux passages de cet article :

« [...] on voudrait, dialoguant avec lui à l'infini, donner à ses proses la temporaire éternité du jugement critique, enrobant ainsi doublement dans la secrétion commune de notre espèce, dans la salive pétifiante de la parole humaine ces choses aux partis pris multiples qu'il a érigées devant nous » (p. 62).

« [...] l'invention propre de Ponge est l'usage *logique* (comme il dirait) qu'il a su faire de l'humour [...] La parole est naturellement arrogante, érectile. Elle s'affirme orgueilleusement au-delà de ce qu'on a le droit d'affirmer. [...] » (p. 67).

Sur Claude-Edmonde Magny, voir lettre 329, note 2.

LETTRE 364

Fronville, par Coligny (Ain) Lundi 12 Août 46.

Cher Jean,

j'apprends tout à fait indirectement (par Berne-Joffroy) la maladie du cher Groeth.[uysen]

J'écris à Alix. Je n'aurais pas voulu te parler d'autre chose (tu me tiendras bien au courant, n'est-ce pas¹?), mais il le faut peut-être, pourtant : tu sais que je viens d'être exécuté sommairement par Mauriac (je sentais bien que l'article de Cl.[aude] Edm.[onde] Magny me vaudrait quelques histoires)... Et qu'il te met en cause (à mon propos) de façon à me torturer vraiment?

Voilà, c'est tout ce que je voulais te dire, pensant que tu n'as peut-être pas lu le Figaro (n° du 28-29 Juillet)².



Odette et Armande viennent de rentrer de Nice, fort brunies et – je crois – satisfaites.



Où êtes-vous? En Bretagne, peut-être?

Un mot me ferait plus que plaisir.

Je travaille beaucoup au Savon (dont je me dis parfois – il y a trois ans que ça dure – qu'il est capable de me rendre fou.. et me demande – depuis quelques jours – si cela en vaut bien la peine... – Mais sans doute?)³.

ton

FRANCIS P.

1. Bernard Groethuysen avait en fait un cancer du poumon. Il mourra à l'automne de cette même année. Mais une amie d'Alix Guillaïn, la doctoresse Gillot, qui avait d'abord conclu à un cancer, était revenue sur son diagnostic devant des analyses négatives, pour parler d'abcès au poumon. Elle avait alors ordonné la campagne, les laitages et le repos.

2. Cet article de François Mauriac, intitulé *Lectures de vacances*, était paru en première page. Il y mettait en cause Paulhan à propos du texte de Ponge : *Le cageot*, que Paulhan montrait partout :

« [...] voici que je lis dans *Poésie 46* un commentaire au *Parti pris des choses* de M. Francis Ponge, poète des objets les plus insignifiants : son " vase brisé " s'appelle " le cageot ". Personne au monde n'avait essayé avant lui d'exprimer l'essence éternelle du cageot. Mon ami Jean Paulhan attachait, ou feignait d'attacher beaucoup d'importance à ce poème. Mais je me méfie : Paulhan se cache derrière chacune de ses phrases pour observer la tête que je fais en la lisant.

Donc, dans *Poésie 46*, lorsque M^{me} Claude-Edmonde Magny ne nous dissimule pas qu'elle souhaite de donner aux proses de Ponge " la temporaire éternité du jugement critique, enrobant ainsi doublement dans la sécrétion commune de notre espèce, dans la salive pétrifiante de la parole humaine, ces choses aux partis pris multiples qu'il a érigées devant nous... ", je retiens juste à temps le petit rire interdit. Mais lorsque dame Critique nous informe que Sartre voit dans le livre de Ponge un des efforts les plus réussis " pour réaliser l'impossible synthèse de " l'en-soi " et du " pour-soi " ..., encore que j'entende fort bien ce que cela signifie, je n'ai plus à lutter contre aucun rire, ni petit ni grand, et je demande au Seigneur qu'il m'ouvre les portes de la nuit afin que je m'en aille et que je disparaisse. [...] »

(*Le Figaro*, n° 609 du 28-29 juillet 1946.)

Comme on le voit, c'est bien l'article de Claude-Edmonde Magny (cf. lettre 363, note 3) qui avait suscité cette réaction.

3. Les premières notes sur le savon avaient été prises par Francis Ponge en avril 1942 à Roanne. Le texte définitif, publié chez Gallimard en 1967, sera un texte à la fois écrit et parlé. Dans ses *Entretiens* avec Philippe Sollers, Francis Ponge s'en explique ainsi :

« Il se trouve que c'est parce que j'ai désespéré, à un moment, de pouvoir écrire ce Savon, que j'ai accepté de *parler*, parce que je voulais le faire en parlant [...] »

(*Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, Paris, Gallimard/Seuil, 1970, p. 183.)

C'est donc à cause du *Savon*, livre déterminant dans son aventure littéraire, que Ponge va faire ce que l'on peut appeler sa première « conférence », qui sera suivie de nombreuses autres. Ponge annonce cette (première) *Tentative orale* à

Paulhan dans la lettre 385 (cf. note 1). Mais ce n'est que « beaucoup plus tard, [...] à l'occasion d'une commande de la radio de Stuttgart » (id., *ibid.*, pp. 183-184) que Ponge donnera au *Savon* sa forme définitive.

LETTRE 365

Jeudi. [août 1946]

Cher Francis

les nouvelles de Groeth[uyesen], bien meilleures depuis cinq jours. Il n'est plus question de cancer. La tuberculose semble, après deux examens négatifs, écartée. Reste l'hypothèse d'un abcès au poumon. Tous deux sont en ce moment à la clinique de Redange s. Attert (Luxembourg) où Groeth[uyesen] est traité par la suralimentation & les sulfamides ¹.



Dubuffet et Limbour viennent de passer par ici. Sur la plage où on les emmène, ils font un numéro de « rameurs malencontreux » étonnamment réussi. Puis repartent, Limbour vers Madeleine et Dubuffet vers les alignements de Carnac. Lili ² s'est prêtée à leurs tortures (enlevée dans la barque et forcée à ramer, à grands coups de nerf de bœuf) avec une étonnante gentillesse.



Il me tarde de lire le Savon. Tu me le donnes pour le second C.[ahier] de la Pl.[éiade] n'est-ce pas? Laisse-moi y compter.

Je n'ai pas besoin de te dire que tu n'y rencontreras aucun de ces gens, que tu appelles bizarrement (et très injustement) « limaces ».

Merci du « sujet de concours ». Naturellement, le genre érotique n'est pas celui que je préfère chez toi. N'empêche que c'est très épatant (je voudrais tirer d'épatant : en forte pâte, ou quelque chose comme ça. Mais ça ne doit pas avoir de rapport).

Absolument de ton avis sur ton communisme.



ne t'en fais pas pour le Figaro. J'y suis de nouveau injurié hier, comme toi il y a quinze jours : « l'encre dissolvante (sic) de J.P., ce ver malin dans un fruit de serre etc. »³ On était bien plus tranquille quand ces gens nous ignoraient. On n'a qu'à l'être comme s'ils nous ignoraient. Mauriac, à qui j'avais écrit, me répond « vous savez combien j'aime vous taquiner etc. »



Cl.[aude] Edm.[onde] [Magny] n'est pourtant pas sotte. Que lui manque-t-il? Le courage d'avoir été normalienne. nous vous embrassons tous trois.

JEAN

n'oublie pas, pour le Savon. C'est la seule réponse à faire⁴.

Ker y feu
Damgan
(Morbihan)

1. Cf. lettre 364, note 1.

2. Lili Dubuffet.

3. Il s'agissait d'un article d'André Rousseaux paru dans *Le Littéraire* n° 22, samedi 17 août 1946, p. 2, dans la rubrique « Les livres », et dont le sujet était en fait *Le « Thésée » d'André Gide* :

« [...] Les *Cahiers de la Pléiade*, eux, tâchent de sauver ce qui reste de la littérature dans ce naufrage : quelques épaves de la vieille *Nouvelle Revue française*, quelques morceaux de poésie absconse, où d'authentiques bijoux brillent parfois dans le balbutiement appliqué de l'insolite, quelques excursions au bord du néant comme la poésie savait en rêver avant que l'existentialisme l'assassinât [...]; enfin, comme un ver malin dans un fruit de serre, cet air de ne pas y toucher, de trouver le faux dans le vrai dès qu'on y touche, de ne pas tenir à ce qu'on aime et de laisser tomber ce qu'on tient qui se répand sur les écrits dès que l'encre dissolvante de M. Jean Paulhan y met son contreséing. Un des articles de ce premier *Cahier*, qui est de M. Roger Caillois, a pour titre "Des Excès de la Littérature". Voilà qui dit fort bien, me semble-t-il, la manière dont les *Cahiers de la Pléiade*, à grand renfort de respiration artificielle, mettent en clinique la littérature agonisante. Mais je me trompe peut-être, et, comme dirait M. Paulhan, mettons que je n'ai rien dit. [...] »

4. C'est-à-dire lui donner le Savon pour sa revue *Les Cahiers de la Pléiade*, comme il le lui demandait au début de la lettre.

JEAN PAULHAN – FRANCIS PONGE

CORRESPONDANCE

1923-1968

Presque un demi-siècle d'amitié. Plus de sept cents lettres et billets. Tel est l'échange qui n'a jamais cessé entre deux écrivains qui ont marqué l'un et l'autre de leur forte personnalité la vie littéraire de leur temps. L'amitié entre Paulhan et Ponge ne va pas sans orages. Elle est marquée par quelques brouilles spectaculaires, même si la réconciliation ne tarde jamais.

A travers cette correspondance, on voit se construire l'œuvre de l'auteur du *Parti pris des choses*. On comprend mieux aussi la vie interne de La Nouvelle Revue Française du temps de Jean Paulhan et la grande ambition de l'auteur des *Fleurs de Tarbes* de trouver le secret du rapport des mots et de la pensée.

La montée des périls à partir de 1933, le Front Populaire, la guerre, l'Occupation, la Libération, bref une histoire mouvementée et tragique, sont présents aussi dans ces lettres. Et l'on devine que les grandes épreuves du temps, la séparation, le danger renforcent encore des liens que seule la mort a pu dénouer.

nrf



9 782070 706525



86-VII A 70652 ISBN 2-07-070652-4 160 FF tc

Extrait de la publication